

**PIERRE GICQUEL DESTOUCHES**  
**AU MINISTRE DE LA MARINE ET DES COLONIES A PARIS**  
**Février 1807**

Le 12 septembre 1806, Pierre GICQUEL DESTOUCHES quittait Buenos Ayres à bord d'un brick portugais. Il était porteur des dépêches de Jacques de LINIERS pour l'Empereur des Français<sup>1</sup>. A 36 ans, GICQUEL DESTOUCHES était déjà célèbre dans la marine française, mais également à Buenos Ayres où il venait de s'illustrer pendant la reprise de la ville.

Voilà des années qu'il bourlinguait sur toutes les mers du globe. Il commença à naviguer au cabotage sur les bateaux de son père, dès l'âge de six ans ; fit une campagne comme pilotin sur un navire de Saint-Malo en 1784 ; et une autre, sur *l'Atlas*, du Havre, sur les côtes de Guinée. En 1788, il entra dans la marine royale comme aspirant volontaire sur la frégate *l'Active* et fit campagne aux Antilles et en Amérique du Nord (1788-1790). Embarqué en 1791 comme second pilote sur *La Recherche*, il partit avec l'expédition d'Entrecasteaux à la recherche de La Pérouse. De retour en France en 1794, il repartit aussitôt et participa à plusieurs engagements contre les Anglais avant d'embarquer en 1800 sur *Le Géographe* pour une nouvelle exploration, géographique cette fois, commandée par Baudin.

Retiré de la marine en 1802, il embarqua le 29 mai 1804 à Ténériffe pour les Indes. Il commanda le navire *La Buena Madre*, appartenant à sa famille. Son voyage le mena à Trinquebar, à l'île de France<sup>2</sup>, au Mozambique et au Rio de la Plata où il arriva le 27 mars 1806. Quelques semaines plus tard, il était témoin de la prise de la ville par les Anglais et se distingua lors la Reconquista, le 12 août 1806.

Le 16 juin 1814, dans une lettre à Son Excellence, Monseigneur le baron MALOUEU, ministre de la Marine et des Colonies, il raconte les honneurs et gratifications auxquels il préfère renoncer pour reprendre ses affaires, momentanément interrompues par l'invasion britannique :

*« Le gouvernement provisoire voulant me récompenser m'offrit au nom de son roy le grade de colonel et le commandement d'un régiment, mais je refusais ; la municipalité ne saisissant pas le véritable motif qui me faisait rejeter les faveurs qu'on me déférait, crut être mieux accueillie en m'offrant une somme considérable, un nouveau refus apprit à celle-ci que lorsqu'un militaire sait résister à son ambition, il n'a pas besoin de satisfaire sa cupidité ; je partis donc de la colonie en emportant l'estime des habitants et la gloire d'avoir conjointement avec monsieur le chevalier de LINIERS, repris des mains des Anglais une place dont ils étaient en possession depuis quarante deux jours ... »*

Il ne put cependant refuser de se charger des dépêches pour la Cour d'Espagne, parce que LINIERS lui en avait remis une pour le ministère de la Marine française ; il ne promit cependant que de les remettre aux mains des ambassadeurs à Lisbonne et d'adresser en France des informations sur l'intérêt que représentait le Rio de la Plata et de faire le récit des événements qui venaient de s'y dérouler.

Arrivé à Lisbonne en février 1807, après de nombreuses péripéties, il s'y employa avec application en accompagnant la dépêche de LINIERS de deux correspondances et d'un rapport circonstancié des événements.

Un résumé de ce rapport et la lettre de LINIERS furent transmis à l'Empereur le 16 avril 1807, par DECRÈS, alors ministre de la Marine et des Colonies.

Ce sont ces deux correspondances, datées des 19 et 24 février 1807, ainsi que ce rapport circonstancié, qui sont reproduits ci-après.

---

<sup>1</sup> Cf. document précédent : « La première lettre de Jacques de Liniers à Napoléon (septembre 1806) ».

<sup>2</sup> L'île Maurice

**« Rapport de l'expédition anglaise de la Plata contre les Espagnols**

**« à Lisbonne, le 19 février 1807**

« *Monseigneur,*

« J'ai l'honneur de vous adresser ci-inclus une relation circonstanciée<sup>3</sup> de ce qui s'est passé à Rio de la Plata depuis l'apparition des Anglais en juin 1806, jusqu'à mon départ le 12 septembre suivant.

« Dès le 7 juillet, je me fis un devoir d'écrire l'événement de la prise de Buenos Ayres à Monsieur l'ambassadeur de France au Portugal. Ce paquet n'est point arrivé malgré les promesses que m'avait faites le capitaine portugais.

« A la sollicitation de Monsieur de LINIERS, je me suis embarqué sur un brick portugais dont la conduite a été confiée à mes soins, avec les premières dépêches officielles pour Sa Majesté Impériale et Royale, pour leur annoncer la reprise de cette importante place de Buenos Ayres ; je devais d'abord les remettre moi-même à leurs destinations lorsque l'on représenta à ce gouverneur qu'il ne convenait point pour l'honneur national que ce soit un Français qui soit chargé de cette mission et on nomma un particulier espagnol à qui je promis de remettre les paquets qui étaient déjà en mon pouvoir, aussitôt arrivé à Lisbonne, lieu de notre destination.

« Le 15 septembre au matin nous fûmes chassés et atteints par la frégate *La Leda* qui nous conduisit à son escadre, mouillée à dix huit milles au sud du Corro de Montevideo ; nous fûmes détenus jusqu'au 17 au soir que l'on nous relâcha après avoir retiré une grande partie de nos provisions de table et 22 quintaux de chandelles, qu'on paya meilleur marché qu'à la fabrique et en traites sur Londres.

« Au moment d'être joint par *La Leda*, nous jetâmes à la mer toutes les dépêches de moindre importance et il n'y a eu de sauvé que les paquets ministériels dont je m'étais chargés.

« Aussitôt que le bâtiment fut mouillé, un lieutenant vint me chercher et me conduire à bord du vaisseau *Le Diadème* ; Monsieur POPHAM m'interrogea extraordinairement sur la reprise de Buenos Ayres, sur le traitement fait aux prisonniers, sur le projet de défense qu'avait adopté Monsieur LINIERS, sur l'état de la place de Montevideo, ses fortifications, le caractère du gouverneur, etc. Ma leçon était faite ; j'ai répondu d'une manière à satisfaire les Anglais et à favoriser les Espagnols. Je me suis bien donné de garde de faire connaître que j'avais été officier de marine, et quand ils me faisaient des questions trop délicates, je répondais que je ne connaissais pas l'art militaire et que je ne pouvais pas leur rendre raison.

« Monsieur POPHAM était endiablé contre les Espagnols et disait qu'en peu, il les punirait de leur révolte contre le gouvernement britannique à qui ils avaient fait serment de fidélité.

« Mr KING, capitaine de vaisseau, me dit que le projet du commodore était de rester dans la rivière jusqu'à ce qu'il eut reçu le renfort de six mille hommes qu'il avait demandés en Angleterre, parmi lesquels il y aurait deux régiments de dragons qui sont sans contredit les meilleurs de l'Europe et qui lui suffiraient pour conquérir tout le Paraguay ; il en voulait beaucoup à Monsieur LINIERS et à l'évêque.

« Il me vanta extrêmement la valeur des équipages de son escadre et surtout celui de son vaisseau qu'il me dit être de six cents hommes ; je voulus en juger par moi-même et lui manifestais pour cela le désir de voir l'intérieur de son bâtiment. Il me donna un lieutenant et deux midshipmen pour m'accompagner et qui m'enseignèrent toutes les parties du vaisseau ; j'avoue que je n'ai jamais vu de vaisseau si bien tenu, ni si bien distribué, mais aussi avec si peu de monde, je n'en estime pas la quantité à plus de trois cents hommes, en exagérant ; la moitié sont des jeunes gens de seize à dix-huit ans ; je ne doute pas que l'escadre soit toute ainsi armée.

---

<sup>3</sup> Cf. rapport joint ci-après.

« Il me dit que le capitaine de navire américain *Le Swifter*, arrêté la veille, assurait que l'escadre du Prince Jérôme BONAPARTE avait été prise par le général WARIN, qu'il était prisonnier ainsi que le général WILLAUMEZ.

« Il m'assura que son escadre était bien approvisionnée de toutes espèces de vivres excepté de fayots et de chandelles, mais que le vaisseau *Le Raisnable* qu'il espérait tous les jours du Brésil apporterait tout ce qui était nécessaire pour les équipages, et que le commodore enverrait alternativement le *Mistico* (actuellement goélette) et *La Dolorès* à Rio Grande pour chercher des vivres frais pour les officiers et les malades qui étaient en petit nombre ; j'ai su ayant été à la Baye de tous les Saints que le vaisseau *Le Raisnable* avait chargé du vin à Rio Janeiro et avait expédié quatre petits bâtiments chargés de vivres pour l'escadre ; que le *Mistico* était également à Rio Grande le 3 octobre où on lui avait accordé tout ce qu'il demandait. Il est certain que si les Portugais ravitaillent ainsi l'escadre, ennemie, elle restera longtemps à Rio de la Plata.

« Cette escadrille était composée des vaisseaux *Le Diadème* et *Le Diomède* de 64, de la frégate *La Leda* de 44, d'un brick de quatorze canons de 12, du *Mistico* de huit canons de 8, de *La Dolorès* de six canons de 6 et de deux coursiers de 18, de quatre transports de trois à quatre cents tonneaux et du vaisseau *Le Raisnable* aussi de 64 qui s'y est rallié, je ne crois pas que tout ayant plus de mille deux cents à mille trois cents hommes d'équipage.

« J'abandonnais les Anglais le 17 septembre à 5 heures du soir, et à minuit nous démâtâmes du mât de misaine qui entraîna dans sa chute le grand mât d'hune et fit consentir le grand mât à trois pieds au dessus de l'Hambray, ensuite, il s'ouvrit une voie d'eau au navire ; quoique notre position était désagréable et que les Portugais voulaient relâcher à Montevideo, je ne voulus pas rétrograder ; le jour suivant, je fis installer des Mâtraux le mieux possible et fis route pour la Baye de tous les Saints où j'arrivais le 24 octobre.

« Comme le bâtiment avait besoin de grandes réparations qui ne pouvaient pas être réparées avant quarante cinq jours, j'engageais l'envoyé espagnol à partir sur un navire portugais qui devait partir en peu et lui remis pour cette fin les paquets que j'avais sauvés, excepté celui pour Sa Majesté Impériale. Il s'est trouvé que j'ai parti (sic) le même jour que ce navire de la Baye, mais il est arrivé dix jours avant moi à Lisbonne.

« Aussitôt mon arrivée, je fus remettre à Monsieur le chargé d'affaire de la cour de France, le paquet que j'avais pour l'Empereur, le suppliant de vous l'adresser, et je me suis empressé de faire l'extrait de mon journal que je prends la liberté de vous adresser d'après le désir de Monsieur LINIERS, afin, Monseigneur, que vous soyez au fait de tout ce qui s'est passé à Rio de la Plata, où il est de la plus grande importance que la France et l'Espagne jettent les yeux car il n'y a pas de doute qu'à présent que les ennemis connaissent l'immense richesse du pays, ils feront des sacrifices pour s'en emparer.

« Pendant mon séjour à St Salvador, j'ai appris les nouvelles suivantes concernant Rio de la Plata.

« Que le jour que nous sommes séparés des Anglais, il sortit de Montevideo à la faveur du mauvais temps qui existait pendant la nuit, quatre petits bâtiments chargés des expéditions du gouverneur de Montevideo ; tous eurent des avaries majeures : le cotre *La Présidente* avec quarante quatre jours de traversée et le *Mistico Trexillo* avec cinquante deux, sont venus relâcher à Saint Salvador ; l'autre *Mistico* relâcha à Rio de Janeiro et la goélette de Gaona à Fernanbouc ; en ce jour, on sait que ces deux derniers ont été pris à Satterage, on n'a pas encore de nouvelles des deux autres.

« Le 12 novembre, il entra un brick portugais venant de Santa Caterina qui déclara et me dit verbalement que le 2 du courant par la hauteur des abrojos, il avait rencontré une escadre de onze voiles qu'il crut être composée de cinq vaisseaux, quatre frégates et deux bricks, mais qu'il n'approcha pas assez près d'eux pour bien les reconnaître ; qu'il avait été chassé et visité par le commandant même qui était au vaisseau de 74, et il sut par lui que l'escadre était anglaise, qu'elle allait à Rio de la Plata et qu'elle portait trois mille hommes de débarquement. Le Portugais lui apprit la reprise de Buenos Ayres qu'il ignorait ; alors, il se sépara, faisant des signaux à son escadre qui parut gouverner un peu plus à l'est, de manière que le capitaine portugais conjectura qu'elle allait relâcher à Rio Janeiro, parce qu'elle avait déjà quatre-vingt dix jours de mer. Cette longue traversée qui porte la sortie d'Angleterre de cette escadre au 1<sup>er</sup> août, peut faire croire qu'elle n'avait point été expédiée pour

le Rio de la Plata, mais qu'ayant su en route la prise de Buenos Ayres, le commodore aurait eu envie d'y aller relâcher.

« Un autre brick arrivé le même jour, venant de Rio Grande, dit avoir vu le 25 octobre à la hauteur de Santa Catarina, neuf voiles qui faisaient route vers le sud ouest.

« Le 13, un autre navire venant de Rio Janeiro d'où il était parti le 27 octobre, rapporta qu'un brick portugais expédié de ce port de St Salvador pour Rio de la Plata, était arrivé à Rio Janeiro et déclarait que le 25 septembre, étant à la vue de l'île de Sobos, il avait été visité par la frégate *La Léda* et un vaisseau de guerre qui l'avaient menacé de la capture s'il paraissait sur cette côte et le renvoyèrent au Brésil ; le capitaine portugais avait été détenu deux jours à bord de *La Léda* et les officiers lui dirent qu'ils venaient de recevoir du Cap une frégate qui leur avait apporté trois cents marins et qu'elle leur annonçait l'arrivée très prochaine d'une autre frégate expédiée du Cap avec quatre mille hommes de troupes ; en réfléchissant sur le courrier qui se naufragea à Maldonado, on voit que ces discours des officiers ne sont que des jactances d'Anglais, puisqu'on sait que le gouverneur du Cap avait l'ordre d'envoyer des secours dans l'Inde à tel prix que ce soit ; il se pourrait que ce gouverneur ne sachant pas la reprise de Buenos Ayres, envoyât des transports pour chercher des vivres dont il manquait, mais que ces bâtiments étaient aussi mal armés, comme ceux qui étaient dans la Rivière de la Plata.

« On sait aussi que le commodore avait prolongé la lettre de marque d'un corsaire anglais qui avait fait beaucoup de prises sur la côte du Pérou et qui demandait à y retourner après s'être ravitaillé à Rio Janeiro.

« On savait à Rio de la Plata que la mer du sud est infestée de corsaires auxquels les Espagnols n'ont à opposer qu'une très vieille frégate, ou plutôt une mauvaise gabare qui porte trente quatre canons de 8 en batterie ; elle manqua d'être prise par un corsaire de vingt quatre canons et depuis ce temps, elle ne sort plus ; elle reste à garder le Callao de Lima.

« La plupart de ces corsaires passent en cette mer sous pavillon américain et après avoir vendu à un prix excessif leurs marchandises, font la course et achèvent de se charger d'argent.

« Une bonne frégate ferait une excellente course dans les mers du sud pour reprendre les prises et les corsaires, en tout temps on pourrait l'expédier. Le passage du Cap Horn est plus facile depuis mars à septembre que de septembre en mars quoique les jours soient plus longs ; j'ai connu trois capitaines espagnols qui l'ont passé dans ladite saison d'hiver et je les ai vu s'expédier de Montevideo au commencement de mai 1806.

« Je partis de la Baye de tous les Saints le 3 décembre et le 24 étais à la ligne. Nous fûmes visités par un bateau négrier qui venait du Bénin ; il disait avoir laissé quinze navires en traite depuis le Cap de Palmes au Gabon avec une frégate pour les protéger, et avoir rencontré un brick anglais qui lui avait appris la reprise de Buenos Ayres et qu'il se faisait une expédition en Angleterre pour y retourner.

« Le 25 janvier 1807, étant à vue des îles du Pic et de Saint Michel des Açores, nous avons été visités par le vaisseau *Le Gange* de 64 qui était accompagné d'un autre vaisseau de 80 de construction française ; ils savaient la reprise de Buenos Ayres par les Espagnols et on leur avait dit que tous les prisonniers avaient été égorgés ; nous assurâmes l'officier du contraire et il nous dit que le gouvernement anglais avait déjà envoyé cinq mille hommes de troupes sur des transports escortés par deux vaisseaux de 74 qu'ils avaient accompagné eux-mêmes jusqu'aux îles du Cap Vert ; qu'ils avaient encore un mois et demi de croisière à faire quoi qu'il y en eut déjà huit qu'ils étaient sortis d'Angleterre, mais que la faute de vivres les obligerait de s'en aller avant vingt-cinq jours.

« Vous voyez Monseigneur que si l'on peut ajouter quelque foi à ce que m'ont dit les officiers anglais et à ce que rapportent les bâtiments qui en ont été visités, qu'il est de la plus grande importance d'envoyer le plus promptement possible des secours à ce riche pays du Rio de la Plata qui est la clé de toute l'Amérique du Sud ; les habitants doutent que leur gouvernement y mette toute la célérité qu'exige la circonstance ; tous désirent avec enthousiasme l'arrivée d'une escadre française qui les délivrerait de leurs ennemis ; les plus distingués désireraient que le gouvernement français voulusse prendre leur désagréable position en considération et envoyer dans le pays quelques troupes, surtout de cavalerie qui servissent tant à les défendre contre l'ennemi, qu'à exercer et discipliner les nouvelles troupes qu'on lève en ce moment et aidassent par leur exemple de subordination à réprimer esprit de

vertige et de fermentation qui existe dans la population depuis la reprise, lequel est à craindre qu'il ne se propage.

« Si l'un des deux gouvernements, français ou espagnol, fait une expédition pour ce pays, il ne doit pas négliger d'y envoyer des armes et principalement des fusils ; il y en a eu beaucoup de perdu dans cette bagarre.

« Pour vous faire connaître Monseigneur l'importance que l'on doit mettre à secourir Rio de la Plata, j'aurai l'honneur de vous donner des renseignements sur le commerce de ce pays et le grand avantage qu'en peut tirer la France à l'exclusion de tous les étrangers. Je ferai une note particulière<sup>4</sup> et je finirai la présente en prenant la liberté de vous faire connaître Monsieur le comte de LINIERS à qui l'on doit jusqu'à ce jour le salut de la dite colonie.

« Il est né à Poitiers et appartient à la famille de Monsieur de NIEUL. Il fit des caravanes comme officier de dragons et se trouvant en cette qualité au camp de Saint Roch pendant la guerre de 1778, un ministre de Sa Majesté Catholique avec lequel il fit connaissance le fit entrer dans la marine espagnole et eut soin de son avancement. Il fut en peu capitaine de vaisseau et fut envoyé en Amérique à des missions particulières et a eu des gouvernements dans l'intérieur du Paraguay dont il a rempli les devoirs avec honneur. Il était comme oublié depuis quelques années lorsqu'il a fait voir ces jours derniers qu'il ne méritait pas cette indifférence et qu'il a toujours conservé l'âme et les sentiments d'un bon Français, et si son action de reprendre une place si importante suffisait pour gagner votre estime, Monseigneur, j'apprendrai avec la plus grande satisfaction que vous auriez eu la bonté de la recommander particulièrement à Sa Majesté Impériale et Royale. Sa fortune altérée mérite qu'on ait pour lui quelques considérations.

« Comme j'ai passé dix-sept mois à Rio de la Plata et ses environs et que j'ai été à lieu de connaître la rivière, si vous jugiez Monseigneur que mes services vous soient de quelques utilités dans ces parages, je me trouverai très honoré que vous voulussiez m'employer dans une semblable expédition, malgré que je sois au moment d'aller rejoindre ma famille à Ténériffe de qui je suis séparé depuis près de trois ans.

« J'ai l'honneur de vous saluer respectueusement.

« Monseigneur.

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« *GICQUEL*

« Lisbonne le 19 février 1807

« NB : les Anglais m'ont pris une grande quantité de proclamations et décrets faits par eux et Monsieur LINIERS ; je n'ai pu sauver que ceux-ci inclus. »

---

<sup>4</sup> Voir lettre du 24 février, ci-après

**« Détails de ce qui a précédé la prise de Buenos Ayres par les Anglais le 27 juin 1806 jusqu'à la reprise par les Espagnols le 12 août suivant.**

**« Extraits du journal de Pierre GICQUEL, ancien officier de la marine française.**

« Dès le 21 mai, l'apparition d'une frégate anglaise sur la côte de Castillos Grandes, dont la garnison de Santa Teresa arrêta l'équipage d'un canot qu'elle envoya à terre pour tuer des bestiaux, fit craindre au gouverneur de Montevideo Don Pascal RUIZ d'être inquiété par elle dans Rio de la Plata et dès ce moment, il ne permit plus aux caboteurs de naviguer seuls et il forma des convois sous l'escorte de trois goélettes dont une de quatorze canons de 6 et les deux autres de six canons en batterie avec deux coursiers de 24 ainsi que deux autres bricks qui tirent très peu d'eau et peuvent naviguer facilement dans la rivière.

« Il donna ordre aux corvettes *La Atrevida*, Le Prince du F<sup>co</sup> de Paula de vingt-quatre canons, et au brick *Le Ligero* de quatorze canons de se préparer à mettre sous voile. Il mit aussi la corvette *Fuerte* en radoub et fit compléter les équipages de vingt-trois chaloupes canonnières ou plutôt mauvais bateaux plats qui portent un canon de 24 sur l'avant, dont ils ne peuvent se servir que d'un temps calme.

« Le 5 juin, il entra à Montevideo un navire neutre qui dit avoir vu plusieurs voiles à l'embouchure de la rivière et qu'il n'avait pu les reconnaître.

« Il entra beaucoup de bâtiments neutres les jours suivants dont les uns avaient vu plusieurs voiles sur la rivière, d'autres non ; ce n'est qu'après le 12 que les vigies s'assurèrent que les navires à vue étaient ennemis ou au moins suspects ; cette nouvelle parvint le 18 à Buenos Ayres.

« Pendant cette incertitude, le gouverneur de Montevideo ne négligeait rien pour mettre sa place en état de défense ; ses courriers extraordinaires au vice-roi Don Rafaël de SOBREMONTÉ étaient fréquents ; il demanda un renfort de troupes et on lui envoya environ trois cents hommes, tant de régiment de ligne que de dragons et de Blandenguès qui est une troupe du pays à cheval et bien mal organisée. C'était tout ce qu'on pouvait lui envoyer puisqu'il ne restait dans la capitale que quelques artilleurs, une compagnie de dragons, une de grenadiers du régiment de ligne, deux de milice soldée et des Blandenguès ; tous très mal instruits dans le maniement des armes, par la faute des chefs qui ne les exercent jamais, les uns et les autres passent leur temps à dormir et à jouer.

« Le vice-roi fit procéder à l'enrôlement de la bourgeoisie pour en créer un corps de troupes sous le nom d'Urbanos dont il se déclara colonel ; les jeunes gens furent chercher des armes.

« Le 21, il entra à Buenos Ayres un brick portugais qui déclara avoir vu onze bâtiments mouillés au milieu de la rivière, nord et sud de Montevideo, et s'en trouvaient alors à dix ou douze milles de distance. Il n'en fut point aperçu puisqu'il ne fut point inquiété dans sa route.

« Le 22, il entra un autre brick portugais qui déclara que le jour précédent au point du jour, il avait aperçu onze navires mouillés au nord et sud de Montevideo, qu'une frégate et un brick l'avaient chassé inutilement jusque par le travers de la Ensenada de Barragan où ils levèrent la chasse.

« Le 24, une frégate qui se fit reconnaître pour anglaise s'approcha à portée de canon des forts de la Ensenada de Barragan ; Monsieur LINIERS, capitaine de vaisseau au service de Sa Majesté Catholique qui commandait cette petite place, fit tirer dessus par les forts et par deux bateaux plats qu'il avait à sa disposition ; elle s'enfuit et fut rejoindre neuf autres voiles qui étaient alors à vue.

« Monsieur LINIERS envoya successivement deux exprès<sup>5</sup> au vice-roi pour l'aviser de ce qui lui était arrivé et que les ennemis au nombre de dix voiles dirigeaient leur route vers Buenos Ayres ; il reçut ces courriers étant à la Comédie ; au premier il ne s'émeut pas et au deuxième il sortit ; on croyait que c'était pour prendre quelques dispositions, mais il ne donna aucun ordre à personne.

---

<sup>5</sup> express

« Le 25 au point du jour, on aperçut les dix bâtiments annoncés, mouillés dans la partie de l'est du fort ; les plus proches à dix milles, et les plus éloignés à douze ; quoique le temps fut un peu brumeux, je pus reconnaître avec une lunette, une frégate, une corvette, et un brick de guerre, cinq transports de trois à quatre cents tonneaux dont trois penigres et deux bricks de construction portugaise ; il s'est trouvé depuis que je n'avais erré que dans la corvette qui n'était qu'un joli bateau marchand armé de guerre.

« A 8 heures, cette petite flotte mis sous voile à la faveur d'une petite brise de l'est et fit route vers le sud ; à 10 heures, elle mouilla par le travers d'une plage marécageuse nommée Los Quilmes, trois des transports s'approchèrent à une demi lieue de terre et restèrent touchés ; les autres se tinrent plus au large et la frégate à neuf ou dix milles.

« Comme il faisait calme et qu'il n'y avait point de houle, les ennemis ne s'inquiétèrent point de la position de leurs navires, ils arborèrent tous le pavillon anglais et procédèrent à faire leur débarquement.

« Le vice-roi ne fit point hisser le pavillon espagnol nulle part et les couleurs nationales n'ont point paru jusqu'à la reddition de la place, cette particularité a été remarquée de tout le monde.

« D'abord, Monsieur de SOBREMONTÉ prenait ces bâtiments pour des contrebandiers, également que le colonel Don P<sup>o</sup> ARCE, inspecteur des troupes, et disait que ces malheureux venaient se sacrifier, qu'il n'y avait aucune inquiétude à en avoir, mais quand ils regardèrent dans une très bonne lunette qu'on leur présenta, ils ne virent plus que des vaisseaux de 64 ou au moins de 54. Tous ceux qui entouraient ces messieurs dirent de même, et le bruit s'en répandit très promptement en ville, ce qui mit la terreur dans tous les esprits, et tels efforts que je fis pour assurer du contraire les personnes qui étaient auprès de moi, je ne pus les dépersuader. Le mirage était très grand et trompait naturellement tous ceux qui n'ont point un usage continuel des lunettes.

« L'ennemi commença à une heure à envoyer ses troupes à terre. Les embarcations se dirigèrent vers la plage des Quilmès où ils débarquèrent sans rencontrer d'opposition.

« Alors, la générale battit, et il fut tiré trois coups de canon d'alarme. La bourgeoisie courut au fort et reçut des armes et des cartouches. J'estime le nombre de ces Urbanos à trois mille cinq cents ou quatre mille ; le grand nombre n'avait jamais manié de fusils ; j'en avais plusieurs qui, pour charger leur arme, mettaient la balle la première.

« Le vice-roi exempta tous les employés des bureaux et des administrations de porter les armes. Le nombre en est cependant considérable et il fut dit que Monsieur l'évêque remarquant cela, offrit au vice-roi d'armer les ecclésiastiques à la tête desquels il marcherait contre l'ennemi ; sa demande ne fut point accordée.

« Peu après que la générale eut battu, Monsieur de SOBREMONTÉ s'achemina pour los Quilmès à la tête de quatre cents Blandengues et trois pièces de canon de 6 avec les artilleurs nécessaires pour les manier. Quand il fut dans un petit village nommé Sainte Lucie, à un mille de la ville, il y resta et donna le commandement de la troupe à l'inspecteur ARCE et au colonel ELIAS.

« A 4 heures, les Anglais avaient achevé leur débarquement. Je n'ai vu aller à terre que vingt-deux chaloupes de monde.

« Le vice-roi revint à Buenos Ayres à la nuit tombante et rencontra dans le fort les hommes les plus distingués de la ville à qui il dit : « Messieurs, il n'y a pas de doute que les Anglais ne soient à terre, mais les commandants des troupes destinées à la défense du passage du marais des Quilmès, ont pris les mesures convenables pour les repousser et telles que je les aurais prises moi-même ; par conséquent, ma présence n'y est pas nécessaire ; j'y ai laissé plus de sept cents hommes suffisants pour châtier l'ennemi de sa témérité. » Tous le crurent et l'applaudirent en frappant des mains ; aucun ne réfléchissait que les sept cents hommes de cavalerie n'étaient point exercés, et n'avaient jamais vu l'ennemi ; qu'il n'y avait point d'infanterie pour les soutenir dans quelques manœuvres, et enfin, qu'on n'avait pris aucune mesure pour leur envoyer des vivres !

« Pour compléter les sept cents hommes dont il est parlé, on avait employé tout l'après-midi à mettre les chevaux et les mules des particuliers en réquisition et on parvint par ce moyen à monter trois cents hommes et trois pièces de canon de 4 et de 6 et on les fit partir pour Los Quilmès avant la nuit.

« C'est dans cette circonstance qu'il a été facile de juger de l'indolence des chefs par le peu de précautions qu'ils avaient pris pour leur défense. Dans ce pays où il y a des millions de chevaux et où le roi en a des quantités prodigieuses, ils n'en avaient pas un à leur disposition et étaient obligés d'avoir recours à une réquisition.

« Peu après l'arrivée du vice-roi, après son voyage à Sainte Lucie, il prit des mesures pour envoyer sa famille, ses effets et l'argent du trésor royal dans l'intérieur. 31 600 P.f.<sup>6</sup> appartenaient à Sa Majesté et 800 000 P.f. au Consulat, à la Compagnie des Philippines, etc. et soit disant 9000 onces d'or au marquis de SOBREMONTÉ. Le tout partit à une heure du matin de la nuit du 25 au 26, sous l'escorte de quelques soldats et sous la conduite de l'officier royal Don Felix de CASAMAYOR.

« Le 26 au matin, les Anglais envoyèrent encore à terre huit chaloupes de soldats ce qui en faisait monter le nombre à trente qui, en les estimant à cinquante hommes chacune, composaient mille cinq-cents hommes de débarquement. Il n'était pas raisonnable de croire que les huit bâtiments anglais que nous avions à vue puissent contenir un plus grand nombre de troupes avec leurs munitions nécessaires.

« Quand ce dernier parti de troupes eut débarqué, les ennemis se mirent en marche pour traverser le marais et gagner la terre ferme où les attendaient les Espagnols.

« Toute la matinée fut employée en ville à monter la troupe avec des chevaux de réquisition. Tous les petits détachements qui étaient dans les postes circonvoisins s'y rendirent de manière qu'à 9 heures environ, cinq cents hommes d'infanterie, milice et autre, s'acheminèrent pour Los Quilmès, et vers 10 heures, plus de cinq cents de cavalerie les suivirent.

« A cette heure, un capitaine de commerce nommé UGALDE qui a été officier de marine en France et le même qui commandant le navire *La Joaquina*, prit dernièrement près de Lima le corsaire anglais *L'Antilope*<sup>7</sup>, fut offrir ses services au vice-roi qui lui répondit que s'il avait besoin de lui, il l'appellerait ; la bonne réception qu'il eut m'empêchât de faire la même démarche, mais je proposai à un officier de marine, commandant un des bateaux plats, d'aller en second avec lui pour attaquer les transports, surtout ceux qui étaient encore échoués. Il fut demander l'agrément du vice-roi et il eut ordre d'entrer dans le Riachuelo, ainsi que son camarade.

« Indépendamment de ces deux bateaux plats, il y avait encore sur rade les deux petits bricks polacres *Le Belem* et *La Dolores*, armés de six canons de 6 en batterie et deux coursiers de 18. Ces quatre embarcations auraient suffi pour empêcher le débarquement et couler les transports si on avait voulu en disposer ; mais ils restèrent inutilisés.

« Les Anglais étaient pilotés dans la rivière et guidés dans les marais par un matelot anglais marié à Buenos Ayres, contrebandier de profession qui connaît parfaitement ces parages. Il les fit passer par le seul endroit transitable du marais et encore avaient-ils de l'eau jusqu'aux genoux sur les touffes de jonc ; c'est ainsi qu'ils parvinrent à portée de canon des Espagnols qui commencèrent à tirer dessus à boulet à 11h45. Le feu des six pièces de canon était bien servi, mais l'ennemi ne s'ébranla pas ; il avança toujours sans tirer jusqu'à être à portée de la mitraille. Alors il s'arrêta et parut se disposer à faire un mouvement rétrograde. Monsieur ARCE ne sut pas profiter de son avantage ; au lieu de faire continuer le feu de l'artillerie à mitraille, il le fit cesser, commanda à la cavalerie de mettre le sabre à la main et resta dans cette position. L'ennemi remarquant cette faute reprit courage et la colonne la plus avancée fit une charge de mousqueterie sur les Espagnols, en tua un et blessa quatre. ARCE ordonna alors à sa troupe de se mettre en retraite et elle fut si précipitée qu'on n'enleva que deux canons, quatre furent abandonnés et les Anglais furent s'en emparer en jetant des cris de joie et tirant

---

<sup>6</sup> P.f. : pesos fuertes (ndla)

<sup>7</sup> C'est en octobre 1805 que la frégate de commerce de Lima *La Joaquina*, de 14 canons de 8 et 70 hommes, sous les ordres de Don Domingo de UGALDE, fut attaquée par San Lorenzo par le brigantin anglais *L'Antilope*, de 16 canons et 64 hommes. Après plusieurs heures de combat, *La Joaquina* se saisit de *L'Antilope* qui eut 15 tués, dont le premier et second capitaine, et 16 blessés. Les Espagnols eurent 4 tués et 14 blessés. (ndla)



trois coups de canon à toute volée, ne pouvant les pointer tant ils étaient mal situés. Le feu cessa à 11h59 ; le combat avait donc duré quatorze minutes !

« Le commandant d'artillerie anglaise m'a dit depuis que si les Espagnols avaient continué leur feu trois minutes de plus, sa troupe aurait été obligée de rétrograder. Beaucoup de soldats anglais étaient mouillés jusqu'à la ceinture, huit des chevaux du train d'artillerie étaient tombés dans l'eau et se seraient noyés, et enfin ils ne pouvaient point servir les canons tant ils étaient mal situés.

« Les Espagnols dirent avoir tué cinquante-cinq Anglais, et ceux-ci qu'ils n'avaient perdu qu'un homme. Ce qu'il y a de certain, c'est que quelques jours après, on rencontra onze morts avec des habits rouges.

« La troupe espagnole qui fuyait en désordre fut arrêtée au pont de Riachuelo par celle qui avait sorti de Buenos Ayres et s'unit à elle ; ces hommes criaient que leurs chefs les avaient abandonnés ; le colonel ELIAS disait à tous ceux qu'il rencontrait que les ennemis étaient au moins cinq mille, mais l'inspecteur ARCE disait qu'il ne les estimait qu'à trois mille cinq-cents. Il se retira chez lui pour prendre deux lavements.

« Quand on sut en ville la défaite de Los Quilmès, la consternation y fut générale ; les chefs furent longtemps à prendre un parti ; et ce ne fut que plus tard qu'ils envoyèrent le reste de la troupe qui restait en ville à se joindre à celle qui était au pont de Barracas, sous le commandement du capitaine de vaisseau ingénieur de marine Don Eustache CHIANINI et du colonel de milice ASCOENEGA.

« Par ordre du vice-roi, on donna la liberté et on arma environ cent-vingt galériens malfaiteurs et on les envoya au pont de Riachuelo pour être incorporés à la troupe.

« L'armée espagnole qui pouvait alors monter à deux mille hommes d'infanterie, fut placée dans un champ, directement devant le pont de Riachuelo, trois pièces de canon de 4 et de 6 furent mises en batterie derrière une haie de Tunas (espèce d'euphorbe) et il fut décidé de détruire le pont. Comme il était de bois, on y mit le feu et il se consuma pendant la nuit. On négligea de jeter à bas deux petites maisons qui étaient de l'autre côté ; elles ont été préjudiciables.

« Dès le commencement de ces dernières dispositions, j'offris mes services à Monsieur CHIANINI. Il avait tant d'employés sous ses ordres qu'il n'avait pas où m'employer ; je lui demandais alors la permission de me rendre à bord d'une petite goélette que je commençais à armer en guerre et marchandise pour m'en retourner chez moi ; elle était placée à propos, à portée de fusil du pont. Il m'accorda cette permission et me fit donner dix cargaisons de 6 pour deux canons de ce calibre que je mis à bord. Je les plaçais aux sabords de retraite et j'attendis le moment de m'en servir.

« Il fut aussi proposé aux chefs de monter quelques canons sur un petit bâtiment qui était tout auprès du pont ; ils ne le jugèrent pas à propos.

« Dans le cours de l'après-midi, le vice-roi se rendit sur l'habitation de Don Antonio DORMA, située à une demi-lieue du pont de Riachuelo. En sortant du fort, il se plaignit amèrement que les milices l'avaient abandonné. On lui observa le contraire. Il se tut et peu après, il dit en se tournant vers les conseillers et l'évêque qui le conduisaient : « Messieurs, je vais voir si je peux sauver la ville, et si je ne peux, vous capitulerez. Le colonel du génie BRITO reste commandant des armes et, dans le cas de capituler, le brigadier Don José Ygnaccio de la QUINTANA viendra, et alors, le commandement de BRITO cessera. »

« L'ennemi vint passer la nuit à deux milles de l'autre côté du pont ; on y fit passer plusieurs galériens pour observer et aviser de leurs mouvements.

« La cavalerie espagnole, au nombre de plus de mille cinq-cents hommes, vint se ranger dans le grand chemin par le travers de la goélette. A 8 heures et demi, elle eut ordre de marcher. On croyait que c'était pour aller passer le Paso Chico à l'encontre du colonel GUTIERRES<sup>8</sup> que l'on attendait de la Ensenada avec deux pièces de canon de campagne et aller ainsi prendre l'ennemi entre deux feux, mais il en était autrement ; le vice-roi faisait demander cette troupe pour garder sa personne et fit

---

<sup>8</sup> Il s'agit de Manuel Gutierrez, lieutenant-colonel des Blandengues (ndla)

également retirer cinquante hommes d'infanterie qui étaient placés par Monsieur CHANINI pour défendre le passage du Paso Chico.

« A 9 heures, un petit détachement d'ennemis s'avança à la faveur de la nuit jusqu'à la rive sud du Riachuelo et tira dix à douze coups de fusil sur un détachement d'Espagnols placés sur la rive nord par la poupe de la goélette dont il tua un homme ; ceux-ci ripostèrent et le lendemain matin, on trouva deux Anglais morts.

« A 11 heures et demi, des maraudeurs ennemis vinrent défoncer les portes des maisons qui avaient resté (sic) debout de l'autre côté du pont ; on ne tira pas dessus.

« Le 27 à 4 heures du matin, le colonel GUTIERRES passa par le Paso Chico après avoir manqué de tomber au pouvoir de l'ennemi par la faute de son guide qui s'était trompé de chemin ; il fut directement à l'habitation de Don Antonio DORNA, pour prendre les ordres du vice-roi qui le fit rester auprès de sa personne, également que le colonel Don Nicolas de la QUINTANA, quoiqu'ils demandassent à être employés contre l'ennemi.

« Pendant la nuit, le brigadier Don Joseph de la QUINTANA fut plusieurs fois demander au vice-roi ses ordres relativement aux Urbanos qu'il commandait et qu'il avait conduits sur les hauteurs, à l'entrée de la ville ; il n'en reçut aucun.

« La nuit se passa sans autre nouveauté, elle fut orageuse et il plut un peu au point du jour.

« De très grand matin, le vice-roi envoya sa famille à Monté Castro, situé à cinq lieues de la ville ; elle fut escortée par huit hommes armés.

« A 7 heures, on vit l'ennemi s'avancer sur trois colonnes, conduisant six pièces de canon ; là, comme au débarquement, je n'estimai pas plus de mille cinq cents hommes ; tous les Espagnols voyaient trois mille à trois mille cinq cents.

« On se disposa au combat. La petite armée espagnole reçut l'absolution générale, sans quoi il n'aurait pas été possible de combattre ; on cria trois fois vive le roi, et on attendit avec l'apparence du courage.

« A 7h20, l'ennemi étant à portée de canon de 6, les Espagnols commencèrent le feu ; les Anglais avancèrent encore, furent placer un canon à une des fenêtres de la maison la plus proche du pont et un autre au coin de la même maison, et embusquèrent du monde derrière les hayes ; les quatre autres pièces d'artillerie restèrent à découvert. A 7h23, ils ripostèrent et firent un feu bien servi, tant de mousqueterie que d'artillerie.

« Quand je pus bien découvrir les colonnes ennemies, je fis feu de mes deux canons sur elles, mais la goélette était échouée et si sur nez (sic) que les canons au recul rompirent braques et palans ; je voulus en mettre d'autres, mon équipage, intimidé par le feu d'un canon et d'un [mot illisible] qui fut dirigé sur nous que dans le peu de temps que j'avais descendu pour chercher des cordes, ils m'avaient abandonné. Seul je ne pouvais rien faire, je me lançai par le beaupré dans la chaloupe et m'en fus au champ de bataille où j'arrivai à 8 heures précis, après avoir passé sous la mousqueterie des ennemis sans avoir été atteint d'aucune balle. Quelle fut ma surprise de voir tout le monde en fuite et les canons abandonnés. Monsieur CHANINI avait fait son possible pour réunir son monde sans avoir pu y réussir ; je représentai à plusieurs la honte qu'il y avait d'abandonner ainsi l'artillerie pendant que les ennemis étaient encore de l'autre côté de la rivière, alors le capitaine de milice RAMERI, le cadet VASQUEZ, porte drapeau, le sergent Don Joaquin FERNANDEZ avec dix-huit à vingt hommes, vinrent sous le feu de l'ennemi, chercher et enlever les canons ; aucun de nous ne fut blessé.

« Je voulus aussi encourager cent cinquante à deux cents fuyards pour venir s'embusquer dans les fossés d'un jardin qui était au bord de la rivière et retarder ainsi le passage de l'ennemi ; mes vues en faisant cela, étaient d'attirer l'attention des autres fuyards et des Urbanos, et les engager à venir à une autre action qui aurait pu être funeste aux Anglais ; je ne pus réussir, un beau parleur d'entre eux me dit : « Monsieur, nos chefs nous ont abandonnés les premiers, nous les suivons ; nous irions néanmoins avec vous si nous étions sûrs de vaincre, même au péril de notre vie, mais si nous y allions et que nous fassions une bonne action, ces mêmes chefs voudront s'en attribuer le mérite ; s'il nous arrive du mal, vous et nous en auront du désagrément ; ainsi, qu'ils s'en aillent au diable. »

« Dans cette action, il y a eu deux Espagnols tués et cinq blessés ; dans le nombre de ces derniers était le jeune cadet du régiment de ligne qui reçut une balle dans une jambe et tout blessé qu'il était, il ne cessa de tirer en pleurant de rage, jusqu'à ce qu'on fut l'enlever du champ de bataille.

« Les Anglais ne cessèrent de tirer à toute volée pour balayer la rive nord jusqu'à ce qu'ils fussent tous passés, et alors ils envoyèrent un parlementaire en ville.

« Le passage de l'ennemi sur le Riachuelo s'exécuta très facilement par le moyen des canots et chaloupes qu'ils envoyèrent chercher à la nage à la rive opposée.

« Quand Monsieur SOBREMONTÉ entendit les premiers coups de canon de cette bataille, il se rendit sur l'habitation des pères hospitaliers d'où, à travers des vitres, il jugeait des coups ; quand il vit la déroute des siens, il s'achemina avec la cavalerie qu'il avait gardée auprès de lui et beaucoup d'officiers à qui il dit qu'il allait passer par Passo Chico pour prendre l'ennemi par derrière et lui couper ainsi la retraite ; et quand il y fut rendu, il continua sa route pour Monté Castro ; alors, plusieurs officiers et une partie de la cavalerie l'abandonnèrent, et le reste l'abandonna en arrivant à Monté Castro ; il ne resta auprès de lui que sa famille et ses créatures.

« Avant que le vice-roi s'achemina pour Monté Castro, le brigadier QUINTANA lui envoya demander ses derniers ordres ; il répondit à l'envoyé : « que QUINTANA s'enferme dans le fort avec les Urbanos et qu'il se défende ; s'il ne le peut, qu'il capitule. »

« On observa à Monsieur SOBREMONTÉ que le fort n'était pas tenable et que pour y être enfermé, on n'empêchait pas l'ennemi de s'emparer de la ville et d'y faire tout le mal possible, que s'il voulait donner ordre d'amener des pièces de gros calibre sur les hauteurs de l'entrée de la ville, qu'il serait très facile de l'empêcher d'y pénétrer et de le repousser ; ce Monsieur répondit que cela ne convenait pas dans la circonstance actuelle puisque l'on n'avait pas fait la défense la plus glorieuse dans les parages où on devait la faire avec les canons et la mousqueterie. C'était cependant le seul moyen de défendre la place et de vaincre facilement cette poignée d'ennemis.

« Ce ne fut pas sans peine que Monsieur de la QUINTANA put exécuter l'ordre du vice-roi ; les Urbanos ne voulaient pas lui obéir pour aller s'enfermer dans le fort ; ils demandaient à combattre sur ces mêmes hauteurs, mais enfin ils obéirent et furent s'enfermer sans vivres dont le nombre était d'environ trois mille et parmi eux tous les Français qui se trouvaient dans le pays.

« Peu après, c'est-à-dire vers 10 heures, arriva l'aide de camp du général anglais conduit par Don Felix DEL PINA ; il fut introduit partout sans avoir les yeux bandés et il put voir facilement toutes les mauvaises dispositions ; aussi demanda-t-il que l'on se rende à discrétion sous trois heures de temps ; on lui proposa les dix articles de capitulation (dont copie n° 1)<sup>9</sup> avec lesquels il retourna vers son chef qu'il dit être le major général W. CARR BERESFORD.

« Aussitôt que le parlementaire fut sorti, les Urbanos manifestèrent le désir d'aller combattre l'ennemi et, excités à cela par l'évêque qui du balcon du palais leur cria : « du courage mes enfants, de la valeur ! » Ils voulurent alors sortir de la forteresse, mais ils trouvèrent la garde de la porte renforcée et gardée par la troupe de ligne qui avait ordre de faire feu si on voulait les forcer. A cela, ils s'écrièrent qu'ils ne voulaient point capituler.

« Le lieutenant-colonel MERLE et le commissaire Miguel GUARMEDIA, voyant que la rumeur ne s'apaisait point, vinrent au balcon et dirent aux Urbanos qu'il ne manquait plus qu'un quart d'heure pour décider de leur sort par la capitulation et engagèrent à prendre patience jusqu'à connaître le résultat. Ceux-ci crièrent comme auparavant qu'ils ne voulaient point capituler mais combattre. Plusieurs reprochèrent même à ces messieurs qu'ils étaient des traîtres et les obligèrent ainsi à se retirer ; alors, ces Messieurs agirent de ruses pour gagner du temps et firent distribuer des cartouches à ceux qui en manquaient et ensuite, ils conseillèrent les Urbanos d'aller diner, chacun chez lui, à condition de revenir aussitôt après avoir mangé ; ils sortirent avec leurs armes.

« Vers une heure, le parlementaire anglais revint avec la réponse et dit que son général BERESFORD acceptait les articles de la capitulation, mais qu'il ne pouvait pas la signer sans auparavant s'entendre

---

<sup>9</sup> Copie non trouvée aux archives (ndla)

avec le commodore de l'escadre Home POPHAM ; que l'on pouvait compter sur sa parole d'honneur qu'il donnait, de le respecter en tous points ; peu après, on proclama par les rues la reddition de la place en faveur de Sa Majesté Britannique ; les Urbanos n'eurent pas la peine de retourner au fort.

« Comme le pavillon espagnol n'avait point été hissé pendant ces trois jours, les Anglais ne voulurent pas non plus hisser le leur de suite. Par ce moyen, ils ont pu s'emparer des deux petits bricks de guerre et des autres embarcations marchandes qui étaient sur rade et qui se seraient échappées sans ce stratagème, car le vent était frais de la partie du S.E. et le temps pluvieux.

« A 3 heures du soir du même jour 27, les Anglais prirent possession du fort et des casernes. C'était une honte de voir cette poignée d'hommes que l'on compta d'environ mille cinq cents, s'emparer d'une place qui est de la plus grande importance, qui contient 70 000 à 75 000 habitants, dont au moins sept mille étaient armés.

« On doit cette disgrâce au vice-roi SOBREMONTÉ, brigadier des armées de Sa Majesté Catholique. Cet homme n'a pas la plus petite idée de l'art militaire, il a fait sa carrière étant secrétaire de ses prédécesseurs, il a le talent de bien écrire et c'est par ce moyen qu'il trompa sa cour la paix dernière en disant au roi qu'il n'avait pas besoin des troupes d'Europe qu'on voulait lui envoyer, qu'il n'avait besoin que d'armes parce que dans le besoin, il pouvait armer 30 000 hommes qu'il y avait en état de porter les armes dans le pays ; on lui envoya 36 000 fusils, sabres et pistolets correspondants ; c'est ainsi qu'il s'en servit !

« Depuis que la guerre était déclarée, il ne recrutait point, malgré que le nombre des troupes réglées qui existent dans le pays ne se lève pas à plus de mille cinq cents hommes, répartis entre Buenos Ayres et Montevideo, d'où on envoie des détachements à Maldonado, Santa Teresa, Santa Rosa et Cerro Largo. On avait seulement créé dans les deux villes quelques compagnies de milices soldées et pour la campagne une troupe à cheval sous le nom de Blandengués.

« Aucun de tous ces corps ne sont jamais exercés et ne savent pas faire l'exercice. Presque tous les officiers et soldats sont mariés et quoique ces derniers gagnent 10 à 12 piastres par mois, ils ont un air d'indigence et de malpropreté qui ne convient point à un militaire.

« La troupe d'artillerie qui est aussi en très petit nombre est la meilleure et la mieux tenue.

« Monsieur de SOBREMONTÉ a déjà été cause la guerre dernière de la perte des peuplades des Missions, des possessions de la rive du sud de Rio Grande et de Cerro Largo, qu'il se laissa enlever par les Portugais beaucoup inférieurs aux troupes qu'il commandait, ayant alors le grade d'inspecteur. Quand il fut en état d'attaquer, il voulut attendre les derniers ordres du vice-roi son prédécesseur ; en réponse, il lui envoya la paix conclue entre S.M.C. et S.M.F. et depuis ce temps, les Portugais sont possesseurs de toute la rive sud de Rio Grandé, malgré que depuis, le roi du Portugal ait consenti à remettre ce terrain au roi d'Espagne. Les Portugais font et feront toujours leurs efforts pour conserver la rive sud de Rio Grandé parce que, de là, ils font passer des contrebandes immenses de marchandises anglaises sur le territoire espagnol et en retirent beaucoup d'argent, des cuirs et des laines. Il paraîtrait que S.M.C. ne peut profiter d'une meilleure circonstance pour demander au Portugal la restitution de ces terres et la libre navigation de la rivière commune aux deux nations, qui auraient alors des limites naturelles.

« On ne sait pas si le vice-roi a représenté à la cour [illisible] nécessité les Portugais de la rive sud de Rio Grandé ; on en doute puisque l'on ne l'a jamais vu s'occuper à mettre en ordre ce qui était sous ses yeux ; il mettait tous ses soins à surveiller les femmes publiques, surtout celle des comédiennes, il les faisait exiler ou payer une amende lorsqu'elles étaient trouvées couchées avec un homme, mais il ne faisait pas poursuivre les meurtriers qui commettent journellement des assassinats dans la ville même.

« Le 28 au matin, le pavillon anglais fut arboré par la forteresse et salué de vingt et un coups de canons auxquels répondit la frégate La Narcisse et le brick de guerre sur lequel était le commodore POPHAM qui débarqua peu de temps après. On feignit d'accorder les honneurs de la guerre à la troupe espagnole ; quelques soldats entrèrent dans le fort, en sortirent l'arme au bras et après avoir défilé devant la troupe anglaise, ils les déposèrent.

« On sut alors que le débarquement des Anglais n'avait été que de mille cinq cent soixante deux hommes composés du 71<sup>o</sup> régiment d'Écossais, de deux compagnies de Sainte Hélène, quelques hommes de marine et une compagnie d'artillerie ayant six canons de 8 de campagne et trente chevaux.

« Cette expédition venait du Cap de Bonne Espérance et avait touché à Sainte Hélène ; les vaisseaux qui la composent sont *Le Diadème*, *Le Diomède* et *Le Raisonnable* de 64 ; des frégates *La Léda* de 44 et *La Narcisse* de 36, d'un brick de quatorze canons et de six transports de trois à quatre cents tonneaux ; en tout douze voiles. Ce sont ces huit derniers qui s'avancèrent pour faire le débarquement, les quatre autres avaient resté à vue de Montevideo.

« Il fut dit peu après l'entrée de Monsieur POPHAM dans le fort que les deux chefs anglais ne voulaient point signer la capitulation si on ne leur remettait point l'argent que le vice-roi avait fait enlever ; les corps constitués et l'évêque s'employèrent pour cela et l'inspecteur ARCE fut envoyé à cet effet auprès du vice-roi et, après sa réponse, on convint de leur remettre le tout. Alors, ces messieurs anglais voyant la condescendance des habitants trouvèrent encore d'autres prétextes pour ne pas signer la capitulation, et on se crut très heureux de pouvoir obtenir les conditions qu'ils accordèrent (n<sup>o</sup> 2<sup>\*</sup>) qui est bien la capitulation à laquelle ils ont fait quelques petits changements.

« Les deux chefs anglais n'étaient pas assez dépourvus de bon sens pour voir qu'il leur serait très difficile de pouvoir se maintenir dans cette place avec une si petite quantité de troupes. Il fut dit que POPHAM était d'avis de faire rançonner la ville et de s'en aller, mais que BERESFORD, enflé d'une conquête qui lui coutait si peu, prétendit la conserver jusqu'à l'arrivée de renforts qu'il allait demander en Europe et pensa qu'en agissant politiquement avec les habitants, il se les rendrait favorables. En conséquence, dès le 29, il fit publier le n<sup>o</sup> 3<sup>\*</sup>, sous la date du 28 ; il nomma de ses officiers à toutes les administrations ci-devant de S.M.C., quatre commissaires de prises et un capitaine de port, et il avisa sa troupe que s'ils commettaient quelques délits, qu'ils seraient rigoureusement châtiés et c'est ce qu'il a fait plusieurs fois pour des bagatelles.

« La manière de gouverner qu'il avait adopté le porta à rendre successivement les arrêtés n<sup>o</sup> 4, 5, 6, 7 et 8<sup>\*</sup> ; il créa aussi une troupe de mouchards dont les plus à craindre étaient Espagnols.

« Il ne négligea rien pour se mettre en état de défense et fit mettre des canons à toutes les embrasures du fort. La troupe faisait souvent l'exercice, même dans les rues.

« Il conserva sur rade le brick de guerre de l'escadre, le brick de guerre de l'escadre, un autre brick portugais chargé pour le compte des Espagnols, arrêté à l'entrée de la rivière, fut armé en guerre. *Le Belem*, *La Dolorès*, cinq bateaux plats, un mistique espagnol qui montait huit canons de 8 et le transport *La Justine* qui avait jeté ses canons à la mer lorsqu'elle échoua le jour du débarquement.

« Le 1<sup>er</sup> juillet, on sut que le vice-roi allait se rendre de Montevideo à Cordova, mais que les paysans ne voulaient point lui servir de chevaux pour trainer ses voitures, de manière qu'il eut beaucoup de peine à faire sa route.

« La nouvelle de la prise de Buenos Ayres ne put parvenir à Montevideo que le 2 ; la consternation y fut grande et la résolution prompte ; le commerce se distingua en offrant au gouverneur tout l'argent qui lui serait nécessaire pour faire un armement contre Buenos Ayres.

« Cette résolution des habitants de Montevideo fut longtemps à parvenir à la capitale et avant qu'elle y fut connue, plusieurs négociants de cette ville s'étaient unis et avaient déjà fait un fond de 500 000 P.f. et recherché des hommes qui voulussent entreprendre d'expulser l'ennemi, parce qu'ils ne pouvaient pas, sans courir de grands risques, s'exposer à être connus.

« Dès le 4, six personnes ainsi recherchées s'assemblèrent chez l'un des dits messieurs pour décider et se fixer sur le moyen à employer pour reprendre la place. J'avais l'honneur d'être du nombre de ces personnes. Après avoir examiné tous les projets, on s'arrêta à celui de SANTONAH qui était de miner le fort et la caserne et que pendant le temps qu'on travaillerait aux mines, on recruterait quinze à dix

---

\* Documents joints au rapport mais non reproduits ici

\* Idem

\* Idem

huit cents hommes pour se présenter devant l'ennemi, et tâcher de l'obliger à se rendre avant de se servir de ce terrible moyen de faire sauter les mines. Chacun se chargea de recruter et de payer les hommes enrôlés une demi piastre par jour et la nourriture. On employa des hommes de confiance à chercher des armes et l'on payait les fusils de six à dix P.f. chaque. Je me chargeai particulièrement de l'artillerie nécessaire et de faire faire les quatre affûts pour quatre caronades de 18 que j'avais en vue ; dès le 5, chacun fit diligence. Nous avons aussi convenu de nous rassembler tous les soirs, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour ne pas donner à connaître notre conduite.

« L'argent arriva le 6 au soir, une grande partie fut envoyée de suite à bord de la frégate *La Narcisse*, je dis en partie parce que les corps constitués réclamèrent, en vertu de l'article 2 des conditions, les fonds du Consulat dont la majeure partie appartenait aux habitants qui plaçaient leur argent là, pour l'intérêt de 5% par an, cela fut remis.

« Quand Monsieur LINIERS qui commandait l'ance<sup>10</sup> de Barragan, sut la prise de la ville, il abandonna son poste auquel il ne pouvait tenir en cas qu'il y fut attaquer et encloua les canons avant de se retirer à quelques lieues dans l'intérieur d'où il écrivit à Monsieur BERESFORD pour lui demander la permission de venir voir sa famille, mais à condition de n'être pas considéré comme prisonnier de guerre. Cela lui fut accordé, il vint, fit connaissance avec le général et prit une parfaite connaissance de l'état des Anglais, puis se retira et se rendit à Montevideo pour demander le commandement des forces destinées contre Buenos Ayres. Il l'obtint, mais avant de s'en aller, il s'assura que tout le monde était bien disposé à l'aider dans ses opérations. Un Français nommé Monsieur PLON<sup>11</sup>, son ami intime, lui a été de quelque utilité en faisant des recrues et disposant les habitants à repousser les ennemis. Ce bon citoyen est mort d'apoplexie avant la reprise de la ville. Cette mort a surpris tout le monde.

« Le général BERESFORD fut prévenu par un alcade de la campagne nommé F<sup>co</sup> GONZALEZ que le vice-roi avait laissé deux canons à Monté Castro ; il les envoya chercher.

« Les deux commandants anglais avaient pris la résolution d'envoyer en Angleterre tous les Français qui se trouvaient dans le pays, même ceux qui y sont mariés, mais on les en détourna en leur observant qu'en faisant cela, ils manifesteraient des craintes.

« Ces Messieurs mécontentèrent extrêmement la troupe espagnole prisonnière en voulant les obliger d'aller tous les jours dans le fort chercher leur ration, et en ne voulant pas plus tôt leur payer une modique somme pour vivre ; la crainte d'être détenu dans la forteresse comme le furent quatre étrangers dont un Français, soldats au service de Sa Majesté Catholique, pour les obliger à prendre du service dans les régiments anglais, les fit se soustraire aux appels, malgré que les chefs avaient la singulière complaisance d'aller les conduire à la porte du bureau du commissaire anglais et d'attendre eux-mêmes dans la rue sa commodité.

« Le 10, les Anglais expédièrent un transport chargé de vivres pour le Cap de Bonne Espérance et employèrent les moyens les plus prompts pour ravitailler l'escadre qui était dans la plus grande détresse lors de la prise de cette place.

« Le [illisible], un bateau catalan venant de Cadix vint se rendre au mouillage et y fut amariné et la matte saisie.

« On sut quelques jours après que l'escadre avait arrêté un trois mâts portugais et capturé un autre navire catalan venant de Barcelone, qui toucha sur le banc Ortiz et fut brûlé par les Anglais même.

« On apprit par Montevideo qu'une goélette anglaise expédiée du Cap de Bonne Espérance avec des paquets pour le commodore POPHAM, avait naufragé à Maldonado et les dépêches sauvées par les Espagnols. On sut par cette voie que la cour de Londres ordonnait aux commandants du cap d'aller donner le plus promptement possible du secours dans l'Inde et que s'ils voyaient ne pouvoir se maintenir au Cap avec les troupes qu'ils laisseraient, plutôt l'abandonner pour secourir l'Inde. Une lettre de Madame POPHAM à son mari lui annonçait qu'il était promu au grade de contre-amiral et

---

<sup>10</sup> Anse (ndla)

<sup>11</sup> ou PLOU (ndla)

que son ami, Monsieur PITT, était mort, qu'il avait en conséquence à ménager sa conduite envers Monsieur FOX qui avait succédé au défunt dans le ministère.

« Après bien des discussions et examens des papiers des bâtiments portugais qui étaient sur rade, ils furent mis en liberté, mais peu s'en fallut qu'ils n'aient été consignés sous prétexte que ces navires devaient être de propriété espagnole, puisque Sa Majesté ne permettait point aux étrangers le commerce du Brésil à Rio de la Plata.

« Pendant qu'on travaillait en ville à l'expulsion de l'ennemi, le Sr Jean Martin PUEIREDON fut de son propre mouvement et avec ses propres deniers recruter dans la campagne plus de trois cents hommes qu'il assembla et entretint au bourg de Lujan, situé à quatorze lieues de la ville. Il donna connaissance de ses démarches au gouverneur de Montevideo qui l'autorisa. Alors, trois de ses amis s'unirent à lui et firent un fond de 52 000 P.f. avec lesquels ils enrôlèrent plus de cinq cents hommes qu'ils payaient également une demi piastre par jour et la nourriture. Les armes lui manquaient aussi, ses amis lui en envoyaient tout ce qu'ils trouvaient à acheter.

« On serait peut-être parvenu à exciter une désertion générale si le fripon d'alcade F<sup>co</sup> GONZALEZ n'eut remis à BERESFORD quatre déserteurs qu'il rencontra dans les champs. Deux étaient Espagnols biscayens, un Français et l'autre Hollandais. Ils furent condamnés à recevoir chacun mille cinq cents coups de fouet ; les deux Espagnols moururent sous les coups et les autres peu de jours après. Cela fut un exemple terrible pour les soldats anglais, mais malgré cela, il en déserta encore quelques uns.

« Le 22, la frégate *La Narcisse* fut expédiée pour l'Europe avec environ un million de P.f. Le vaisseau *Le Raisonnable* qui je crois est l'ancien *Ajax*, fut envoyé à Rio de Janeiro pour chercher des approvisionnements pour l'escadre.

« Le 29, il arriva deux exprès de la part de Monsieur LINIERS aviser que sa flottille avait sorti de Montevideo le 23 au soir et arrivé à la Colonie du Saint Sacrement le 24 matin, ayant été favorisée par un bon frais du S.E., mais que deux chaloupes de navires qui portaient chacune un canon de 8 en poupe avaient fait côte sans perdre de monde.

« La flottille était composée de douze bateaux plats avec chacun un canon de 24 sur l'avant, six goélettes, bricks et sloops avec deux coursiers de 24 et six pièces de 6 en batterie, deux chaloupes de navires avec un canon de 8 en poupe et six bâtiments de transport chargés de vivres et de munitions.

« Les Anglais surent cette nouvelle et en doutèrent. BERESFORD envoya son brick de guerre s'assurer de la vérité et fut repoussé par les bateaux plats qui lui firent des avaries dans la poupe. Il vint rendre compte de sa mission. Il fut expédié une autre fois, de compagnie avec un des transports armés. Ils eurent la même réception, s'en revinrent et ne retournèrent plus.

« Le 30, un naturel du Paraguay donna avis aux Anglais du rassemblement que nous avions dans les terres de Monsieur PERDRIEL, à cinq lieues de la ville. Le général BERESFORD envoya GONZALEZ sur les lieux pour prendre de plus grandes informations et, à son retour, l'Anglais se disposa à sortir à la tête de six cents hommes et quatre pièces ; il se mit en marche à minuit du 31 juillet, guidé par le dit GONZALEZ, et fut avec tant de précautions que les Espagnols ne purent être prévenus qu'une heure avant de le voir, au moment même où D<sup>n</sup> P<sup>o</sup> Michel ANSOATEGUI arrivait avec les quatre caronades de 18 dont les affûts étaient achevés mais encore en ville. Il les monta sur leurs affûts de bord qu'il avait aussi conduits, cinq canons de 6 avaient aussi été portés la veille sans affûts ainsi que deux pierriers, on amena ceux-ci sur des pièces de bois et on se prépara au combat.

« Le Sr Martin PUEIREDON se trouvait là, avec quelques uns de ses gens, AUSOATEGUI et TRIGO étaient les trois qui commandaient, mais des huit cent cinquante hommes qui étaient déjà au rassemblement, deux cent quatre vingt seulement avaient des fusils, nous en avions une bonne quantité en ville, mais on n'avait pas encore trouvé un moment favorable de les envoyer.

« Enfin, le 1<sup>er</sup> du mois à 7 heures du matin, les Anglais attaquèrent les Espagnols ; aux premiers coups de canon, tous ceux qui n'avaient pas de fusils s'enfuirent, mais les deux cent quatre vingt qui étaient armés soutinrent le feu une heure de temps, les grenades furent d'un grand secours, quoiqu'elles n'aient pu faire qu'une décharge.

« Il résultat de cette affaire qu'il y eut vingt-deux Anglais blessés et tués dont l'un capitaine de distinction et perdirent un chariot de munition que PUEIREDON enleva après avoir eu un cheval tué sous lui.

« Les Espagnols eurent deux hommes tués et cinq prisonniers dont l'un était déserteur des Anglais mais de nation hollandaise ; il fut fusillé quelques jours après.

« Les caronades et les canons furent encloués, et les pierriers de bronze apportés au fort ; les Anglais rentrèrent le même soir.

« Cette action, loin de décourager les combattants et les conspirateurs espagnols, les anima davantage et on travailla avec plus d'activité à la ruine de l'ennemi. La mine du quartier était achevée et chargée depuis plusieurs jours ; celle du fort était avancée et on y travaillait jour et nuit ; l'argent n'était point épargné.

« D'après ces combats, de la Colonie du Saint Sacrement et de la terre de PERDRIEL, BERESFORD ne douta plus qu'il allait être attaqué. Il prit toutes les précautions et fit tous les préparatifs imaginables ; il fit conduire au fort tous les canons des particuliers qui étaient sur le bord de la rivière et devant la porte de quelques négociants, ainsi que ceux de 24 qui étaient au môle le jour même que j'attendais le soir pour les enlever ou néanmoins les enclouer ; il fit également vider et apporter toutes les munitions du parc d'artillerie et des poudriers, mais il lui arriva là un malheur ; une compagnie qui escortait les charrettes de poudre, craignant que les Espagnols vinrent leur enlever une partie de la poudre du magasin de flores, en jetèrent une grande partie dans le puits qui est auprès et ensuite firent du feu contre la muraille du puits pour cuire leur mangé ; une étincelle de feu vola dans le puits et la poudre fit une explosion terrible ; il y fut plusieurs hommes qui moururent sur le champ et d'autres grièvement blessés ; le nombre montait de vingt à vingt et un.

« Quand la poudrière du fort fut pleine, Monsieur BERESFORD voulut envoyer le surplus à bord des transports ; les chaloupes qui transportaient cette poudre furent jetés à la côte par le mauvais temps et tout ce qui était embarqué fut perdu.

« Il fut aussi porté dans le fort une grande quantité de vivres déjà préparés pour l'escadre.

« L'ennemi ne prenait pas moins de précautions par mer ; Monsieur POPHAM vint mouiller dans le canal des bancs d'Ortiz avec la frégate *La Léda* ; il mit dans le canal de Las Conchas les quatre transports en ligne, son brick de guerre, *La Dolorès* et le mistico formèrent une chaîne de découverte depuis la pointe de Saint Ysidro, on monta quatre canons de 8 à bord de *La Justine* et un sixième bateau plat vint à Balisas.

« Malgré toutes ces précautions, Monsieur LINIERS traversa la rivière dans la nuit du 2 au 3 avec ses embarcations armées seulement et atterra au point du jour aux Olivos, où il avait le projet de faire son débarquement. Le mauvais temps et le fort vent du S.E. qui régnait ne lui permit pas, ce qui l'obligea de longer la côte et d'aller à Las Conchas ; à 10 heures tout son monde et ses munitions étaient atterrés, ainsi que deux canons de gros calibre d'une des goélettes qui tirait trop d'eau pour venir en rade de Buenos Ayres avec lesquels LINIERS comptait faire le siège du fort. Dans la même journée, il vint loger au village de Saint Ysidro.

« J'avais depuis trois jours un exprès dans cette partie de la côte pour remettre à Monsieur LINIERS une lettre que je lui écrivais pour l'aviser de notre position, de celle des Anglais et l'engager à s'emparer de tous les bâtiments qui étaient en rade avant d'attaquer par terre ; sa position ne lui permit pas, il était trompé sur notre situation et croyait que nous avions plus d'armes qu'il nous en fallait puisqu'il n'en apportait pas pour tout son monde.

« On fit courir le bruit que Monsieur LINIERS avait mille six cents hommes de débarquement, mais il est certain qu'il n'en avait que sept cents, tant de dragons que d'infanterie de ligne, de milice, une compagnie de marins français commandée par le capitaine de corsaire MORDELLE et enfin une compagnie de Catalans sous le nom de Mignons, ce qui engagea ce chef à faire débarquer trois cents marins de sa flottille avec la moitié des officiers ; le capitaine de frégate CONCHAS, qui devait commander la mer, descendit aussi et le commandement de la flottille resta au lieutenant de vaisseau D<sup>n</sup> J<sup>n</sup> de BARGAS, secrétaire du gouvernement de Montevideo. Il ne restait à bord des embarcations



que le monde suffisant pour les manœuvrer, mais pas assez pour combattre ; c'est pour cette raison que Monsieur LINIERS ne fit point attaquer la rade ; quoiqu'il en soit, la flottille était bien à craindre pour l'ennemi qui n'en connaissait point l'état.

« Les trois jours suivants furent pluvieux et il fit si mauvais temps dans la nuit du 4 au 5 que les Anglais perdirent cinq des bateaux plats qu'ils avaient en rade ; deux ont disparu, deux vinrent à la plage, un [s'enfit] à l'ancre et le sixième resta à flot après avoir jeté son canon à la mer.

« La flottille espagnole qui était encore à Las Conchas ne reçut aucune avarie.

« Après le mauvais temps, *La Dolorès* et le mistico revinrent en rade, le brick de guerre se tenait dans le canal.

« Le 7, Monsieur LINIERS commença à recevoir des renforts, une partie des gens de PUEIREDON, de ANSOATEGUI et autres chefs se rendirent à Saint Ysidro avec leur compagnie. Je fus aussi ce jour voir Monsieur LINIERS et lui dire avec plus de détails notre situation et le prévenir que la mine du fort avait déjà quarante sept barres et qu'elle était déjà très près de la muraille ; il n'était pas d'avis qu'on la continua ; le soir, je revins en ville pour acheter des fusils que j'envoyai au camp le lendemain.

« Le 9, la petite armée se mit en marche, fit un contour et vint passer la nuit à la Chacarita située à trois milles au sud de la ville, elle pouvait alors être de deux mille hommes ayant les quatre pièces de 6, deux obusiers de 9 pouces et les canons de 18 que Monsieur LINIERS avait apportés de Montevideo avec les chariots de munition correspondants.

« Le 10 au matin, Monsieur LINIERS s'avança sur la ville et fit halte aux tueries de Misérére qui sont en dehors et envoya de là son aide-de-camp, D<sup>n</sup> Ylarion de la QUINTANA, fils du brigadier, sommer le général anglais de se rendre aux troupes de Sa Majesté Catholique. Il était alors dans un conseil qu'il tenait avec les membres de la municipalité, l'évêque, etc. et sous ce prétexte, il fit dire à l'envoyé d'attendre à la porte du fort ; celui-ci, en conséquence des ordres de Monsieur LINIERS attendit un quart d'heure, après duquel il se mit en route pour rejoindre l'armée espagnole ; alors Monsieur BERESFORD envoya après lui, reçut l'intimation de Monsieur LINIERS à laquelle il répondit qu'il ne se rendait point et que les armes décideraient du sort des deux partis.

« A cette réponse, Monsieur LINIERS marcha sur le Retiro qui est la place formée devant le parc d'artillerie et l'enceinte de la cour des Taureaux ; ce poste était gardé par vingt Anglais qui se mirent en défense ; ils furent tous tués, blessés et faits prisonniers.

« A 3 heures, BERESFORD, ayant connaissance de la marche des Espagnols, vint avec quelque cent hommes et deux canons pour défendre le Retiro ; il arriva trop tard, le poste était déjà enlevé et les deux obusiers qui étaient placés à l'encoignure d'une rue furent tirés si à propos que l'ennemi s'en retourna plus vite qu'il n'était venu, laissant quelques morts et entraînant quelques blessés ; il avait d'abord résisté aux deux premiers coups d'obuse<sup>12</sup> et avait riposté de trois coups de canons, il ne put tenir à la deuxième charge.

« Le général anglais se retira dans le fort après avoir posté des sentinelles avancées à quatre quarrés de tous côtés de la grande place (chaque quarré est de cent cinquante varas), et placé un canon à l'entrée de chacune des rues qui donnent sur la grande place.

« Dès que la petite armée fut rendue au Retiro, il s'y joignit beaucoup de monde de la ville et six cents de ceux payés par les conspirateurs ; il n'y fut reçu aucun des officiers prisonniers sur parole.

« Il restait peu de monde en ville ; presque toutes les femmes, les vieillards et les enfants s'étaient retirés dans les campagnes ; il est surprenant que cette émigration qui existait depuis un mois n'ait pas donné à soupçonner aux Anglais qu'il se tramait quelque chose contre eux.

« On trouva dans le parc d'artillerie deux affûts de 18 qui avaient les essieux liés ; on se procura du bois pour en faire d'autres et on travailla à monter ces canons.

---

<sup>12</sup> Obus (ndla)

« Pendant la nuit, du 10 au 11, une compagnie composée de cinquante-deux hommes à cheval, commandée par un Français nommé CASTILLON qui avait treize de ses compatriotes sous ses ordres, et la compagnie de tirailleurs catalans, s'avancèrent en ville, tuèrent, blessèrent et enlevèrent à plusieurs reprises presque toutes les sentinelles avancées de l'ennemi ; ils continuèrent cette manœuvre toute la journée du 11, et la nuit du 11 au 12, et détruisirent de cette manière environ quarante hommes à l'ennemi, sans que les Espagnols aient eu plus de huit tués et blessés.

« Il fut dit en ville et on m'assura que Monsieur BERESFORD sachant l'arrivée de Monsieur LINIERS à Saint Ysidro avait offert 6000 P.f. pour sa tête, l'accusant d'avoir manqué à sa parole d'honneur, le considérant injustement comme prisonnier de guerre, après lui avoir donné un sauf-conduit.

« Le 11 vers 9 heures du matin, aussitôt que l'un des canons de 18 fut monté, on fit feu avec, d'abord sur le bateau plat qui s'écarta promptement, ensuite sur *La Justine* qui riposta avec ses canons de 8, de qui les boulets dépassaient la place du Retiro, tandis que les nôtres de 18 ne paraissaient pas porter plus loin ; après avoir tiré quinze ou seize coups de canon sur ce bâtiment, dont trois seulement portèrent à bord, on cessa le feu, mais ce navire continua un quart d'heure de plus et ne fit d'autre mal que de dégrader un peu le toit d'un des magasins.

« Dans l'après-midi, une patrouille anglaise d'environ cinquante hommes s'avança par le bord de l'eau jusqu'au près du Retiro ; des tirailleurs embusqués derrière une haie tirèrent dessus et en tuèrent cinq ; ils ripostèrent aussi par une décharge, tuèrent deux mulâtres qui se trouvaient devant eux et s'enfuirent en désordre.

« Sur le soir, on estima que la petite armée espagnole pouvait monter à trois mille hommes, dans le nombre desquels il n'y avait pas plus de sept cents militaires de toutes armes et dans les deux mille trois cents autres, cinq cents étaient sans fusils ; et c'est avec cette troupe que Monsieur LINIERS attendait le 13 au matin pour attaquer l'ennemi.

« Le 12 à 9 heures du matin, on dit au Retiro que les tirailleurs s'étaient emparés d'une pièce de canon de la grande place et qu'ils demandaient du secours parce que l'ennemi les poursuivait ; quoique cela fut faux, tout le monde s'écria « allons là », et aussitôt tous, excepté les troupes réglées, partirent sans attendre d'ordres et avec la plus grande confusion ; Monsieur LINIERS voyant cela fit battre la générale et ordonna à la troupe réglée de marcher, de trainer l'artillerie et les munitions (quoiqu'il pensait que ce ne serait qu'une escarmouche) et eut beau faire, il ne put rétablir l'ordre et c'est en ce désordre que l'on fut attaquer l'ennemi qui s'était emparé de toutes les [alganias] des maisons circonvoisines de la place, de celles de la cathédrale et de la halle, ainsi que du balcon de la maison de ville ; les Espagnols s'avancèrent par cinq rues et commencèrent le feu à 10 heures ; partout l'ennemi fut culbuté, les canons de 18 que l'on avait aussi conduits faisaient de grands dégâts parmi les ennemis ; autant de lâcheté qu'avaient montré les Espagnols à Los Quilmes et au pont de Riachuelo ; autant de courage et de rage ils montraient cette fois ; rien ne leur résistait ; dans une heure et demi de temps, ils s'emparèrent des huit canons de la grande place et obligèrent les Anglais à se retirer dans le fort ; c'est en exécutant cette manœuvre que le général BERESFORD eut son aide-de-camp KANETT tué à ses côtés ; on dit qu'il en fut si affecté qu'il dit en entrant dans le fort de hisser le pavillon blanc ; il fut effectivement hissé à 10h40, mais les Espagnols étaient si acharnés au combat que les chefs ne purent parvenir à faire cesser le feu que cinq minutes après que le pavillon parlementaire fut en haut ; sur la demande de capituler du général anglais, Monsieur LINIERS lui répondit qu'il eut à se rendre à discrétion de suite en se reposant sur sa générosité ; il accepta et Monsieur LINIERS entra dans le fort, accompagné de plus de cent Espagnols qui le suivirent, et tous auraient entrés s'il n'avait pas fait fermer les portes ; ceux qui étaient en dehors ne sachant pas ce qui se passait dans l'intérieur du fort s'écrièrent que les Anglais allaient égorger les personnes qui y avaient entrées et qu'il fallait escalader la muraille pour les secourir. On plaça aussitôt deux échelles au bastion qui donne sur la [Lanceda] où est le mât de pavillon et une centaine d'hommes montèrent dans le fort, sans que les Anglais qui les regardaient s'opposassent ; un Catalan qui avait à la ceinture le pavillon espagnol qui avait été arboré au Retiro, le hissa au mât de pavillon, et amena celui de parlementaire. Il était alors midi précis ; alors, les soldats anglais qui étaient sur les bastions du fort se retirèrent dans l'intérieur, et tout le monde fit

des cris de joie et de vive le roi. Les cloches sonnaient avec tant de force que l'on ne s'entendait pas parler dans la rue.

« Les bâtiments ennemis mirent aussitôt à la voile pour s'écarter de terre à la faveur d'une petite fraîcheur de l'est. Les transports qui étaient dans le canal de Las Conchas, le brick et *La Narcisse* firent route pour rejoindre leur escadre, et le mistico avec *La Dolorès* parvinrent aussi à s'échapper quoique l'on ait tiré sur eux avec un des canons de 18 que l'on conduisit au môle ; il ne resta sur rade que le brick portugais armé par les Anglais, *Le Belem*, le bateau plat, le bateau catalan et le transport La Justine ; avec un peu plus de prudence, on aurait pu s'emparer des transports car la flottille espagnole était à l'ancre en deçà de la pointe de Saint Ysidro.

« Ainsi a été reprise cette importante place de Buenos Ayres, la clé de toute l'Amérique du Sud ; les Espagnols cette fois-ci se sont battus courageusement et il n'y a pas à douter qu'ils se battront toujours de même quand ils auront de bons chefs en qui ils aient confiance et qui sachent les stimuler ; on n'avait pas manqué de leur insinuer qu'ils avaient à défendre la religion en danger sous le gouvernement des hérétiques anglais et à réparer l'honneur national flétri dans les journées des 25, 26 et 27 juin. Cela a produit tout l'effet que l'on en avait lieu d'attendre, tout le monde a fait son devoir et s'est bien montré. Il y a eu des actes de valeur dans toutes les classes de combattants, on a vu une femme nommée Manuela la TUCUMANA qui, s'étant habillée en homme, a été combattre à côté de son mari et a tué d'un coup de poignard un soldat ennemi.

« Après avoir remarqué avec attention les préparatifs de défense et surtout l'arrogance des Anglais, on avait lieu de croire qu'ils auraient fait au moins une longue résistance ; ils pouvaient se défendre quelques jours d'une attaque de six à sept mille hommes, tandis qu'ils se sont rendus en une heure trois quart de combat.

« De toutes manières, ces Messieurs n'avaient pas longtemps à rester dans le pays, puisqu'il ne restait plus que deux jours de travail à la mine du fort, ce qui eut été la dernière ressource au cas que Monsieur LINIERS aurait été repoussé dans son attaque.

« On accorda les honneurs de la guerre aux vaincus ; à 3 heures, ils défilèrent devant la troupe espagnole l'arme au bras et tambour battant ; mille trois cents et quelques hommes déposèrent les armes et Monsieur LINIERS laissa aux officiers leurs épées.

« Il fut dit que les Anglais avaient perdu quatre cent cinquante hommes et les Espagnols trois cents, tant tués que blessés.

« On a trouvé dans la place cent quarante canons de tout calibre, montés et démontés, y compris les trente cinq qui sont sur le fort et dix huit pièces de campagne.

« Il restait peu de fusils, sabres et pistolets, mais beaucoup de citoyens étaient armés ; la poudrière était pleine et les boulets et les bombes en grande quantité.

« Il y avait 132 000 P.f. dans le trésor royal et presque tous les magasins se trouvaient dans le même état que lors de la prise.

« Le 13 au matin, le peuple assemblé devant la maison de la ville demanda Monsieur LINIERS pour vice-roi, refusant de reconnaître pour tel Don Rafaël de SOBREMONTTE et sommant la municipalité de lui envoyer expressément participer leurs vœux , Monsieur LINIERS représenta que le titre de vice-roi ne pouvait point être ôté à Monsieur SOBREMONTTE sinon par le roi même, ni conféré que par le roi ; ainsi qu'il ne pouvait ni ne devait accepter le titre qu'on lui offrait ; on lui offrit alors celui de commandant d'armes ; il l'accepta conditionnellement et si toutefois le vice-roi l'acceptait.

« On savait que Monsieur SOBREMONTTE n'était qu'à trente cinq lieues de la ville, en un bourg nommé S<sup>n</sup> Pedro, ayant avec lui deux mille Cordovois avec lesquels il disait qu'il venait reprendre Buenos Ayres. Sa troupe n'avait que cinq cents fusils, des lances et deux petits canons ; il reçut là l'envoyé de la municipalité, il concéda aux volontés du peuple de la capitale en nommant Monsieur LINIERS gouverneur, promit d'envoyer 500 000 P.f. de l'argent du roi qui était à Cordova et mille cinq cents hommes de ceux qu'il avait avec lui pour former un régiment ; on sut qu'il eut dès lors le projet de passer à Montevideo.

« Dès le moment même de la reprise, le commerce promit de payer à chaque soldat 4 P. par mois de plus que la solde du roi ; il fut projeté de créer quatre mille hommes de milice qui seraient enrôlés par provinces, se nommeraient des capitaines et officiers et toujours aux ordres du gouverneur militaire, de manière qu'avec mille cinq cents Cordovois et l'ancienne troupe, on comptait avoir six mille cinq cents à sept mille hommes toujours prêts à combattre.

« Plus de quinze jours se sont passés en réjouissances religieuses auxquelles assistaient tous les corps militaires et constitués, ce qui les empêchait de vaquer à leurs plus pressantes occupations, de mettre les projets à exécution et d'aviser aux moyens de rétablir l'ordre, tant dans la ville que dans la campagne où il se faisait journellement des vols et des assassins.

« Quelques jours après la reprise, il y eut une rumeur parmi le peuple qui pensa être funeste aux prisonniers anglais ; le général BERESFORD fit connaître une capitulation qu'il disait avoir contractée avec Monsieur LINIERS avant de rendre la place et en vertu de laquelle il demandait à être renvoyé avec toute sa troupe sur les vaisseaux de son escadre. Tout le monde dit que cela ne pouvait pas être et qu'on égorgerait plutôt les prisonniers que de les laisser embarquer ; par le peu d'ordre qui existait encore, chaque individu se croyait en droit de demander aux chefs militaires que cette affaire soit éclaircie et on sut que le lendemain de la reprise, le général BERESFORD fut trouver Monsieur LINIERS et lui dit qu'il serait un homme perdu en Angleterre de n'avoir pas fait de capitulation et que son salut dépendait de lui, s'il avait la généreuse bonté de faire en sa faveur une capitulation simulée, que lui BERESFORD ne la montrerait à personne, sinon à sa cour, et que jusque là, il garderait le secret ; Monsieur LINIERS, d'un caractère extrêmement loyal, le crut trop facilement et consentit à faire cette capitulation simulée dont la substance est :

« Que la place serait immédiatement remise aux troupes de Sa Majesté Catholique ; que la garnison aurait les honneurs de la guerre ; que les soldats anglais et leurs officiers seraient embarqués sur les vaisseaux du commodore POPHAM pour être transportés en Angleterre et ne pourraient pas prendre les armes contre Sa Majesté Catholique et ses alliés jusqu'à ce que l'on ait envoyé en Espagne un pareil nombre de prisonniers espagnols ; et enfin que les propriétés anglaises seraient respectées. Cet écrit se passa le 14 et fut anti daté du 12, mais Monsieur LINIERS, avant de signer, écrivit de sa propre main « sauf l'approbation de mes chefs ». Je tiens ce rapport de lui-même.

« Ce chef avait manifesté en cet écrit ce que sa bonté le portait à faire, puisqu'il avait le projet de renvoyer les prisonniers pour s'en débarrasser ; mais il ne comptait exécuter cela que d'après l'agrément du vice-roi et du gouverneur de Montevideo qui s'y opposa et il fut convenu qu'on enverrait les Anglais dans l'intérieur, répartis à Mendoza, Cordova, Santa Fé et Corrientes, gardant à Buenos Ayres les officiers ayant la ville pour prison et le port d'armes, leur promettant de les renvoyer sur l'escadre s'ils voulaient donner leur parole d'honneur de ne point servir contre l'Espagne et ses alliés jusqu'à leur échange en Europe ; ils s'obstinaient à ne pas le vouloir. Jusqu'à cette dernière résolution, on s'était envoyé réciproquement des parlementaires, et alors toute communication cessa avec l'escadre ennemie qui se trouvait mouillée à six lieues au sud du Cerro de Montevideo, ayant très peu de vivres et très faible équipage.

« Le 1<sup>er</sup> septembre au soir, on reçut la nouvelle par Rio Grandé qu'une escadre anglaise ayant six mille hommes de débarquement était relâchée à Santa Catarina. Cette nouvelle fausse ou vraie excita la vigilance et on commença dès lors à organiser les quatre mille hommes de milice et à prendre de nouveaux moyens de défense ; il était question de raser le fort qui est plus préjudiciable qu'utile à la ville et de fortifier en dehors.

« J'ai su que Montevideo était sur un bon pied de défense, que neuf à dix mille hommes étaient sous les armes et journellement exercés et la bourgeoisie destinée à garder la ville était aussi armée ; de manière que je ne crois pas que les Anglais puissent prendre cette place avec peu de monde.

*P. Gicquel*

**« Pierre GICQUEL, ancien officier de la marine française  
« à Son Excellence Monseigneur le ministre de la Marine et des Colonies à Paris  
« à Lisbonne, le 24 février 1807**

« Monseigneur,

« Ayant fait un séjour de seize mois à Rio de la Plata et après avoir été à lieu de fréquenter des personnes qui connaissent particulièrement le pays, j'ai pu prendre des notions sur le commerce de ces contrées et sur le grand avantage qu'en pourrait retirer l'Empire français ; Monsieur LINIERS m'a engagé à en donner connaissance à Votre Excellence, je le lui ai promis et vais satisfaire à ma parole malgré la crainte que j'ai de me rendre importun.

« Tous les environs de Rio de la Plata sont susceptibles de donner avec abondance toutes les productions de l'Europe, si les habitants voulaient s'adonner à l'agriculture, mais leur peu de goût pour le travail leur fait rejeter cette branche importante de commerce.

« La quantité de bestiaux y est si grande qu'il y a des particuliers qui en ont jusqu'à 200 000 têtes et possèdent des étendues de terre de trente cinq à quarante lieues. Les grand bœufs pour tuer coûtent ordinairement un quart de P., une jument et une asne un demi P., un bon cheval trois ou quatre P., ainsi que les gros cochons.

« Dans les tueries on ne met à profit que le cuir et le suif, la viande est perdue et cela est en si grande quantité qu'elle suffirait pour l'entretien de la France.

« Monsieur LINIERS ainsi que d'autres Messieurs espagnols, attachés à la France et qui aiment leur pays, pensent qu'indépendamment des avantages que la France peu retirer du commerce de Rio de la Plata, le gouvernement pourrait s'approvisionner de viandes salées pour toute sa marine et ses colonies, ainsi que du suif pour ses arsenaux, du grain et des laines pour ses hôpitaux, à un prix extrêmement modique ; il ne serait nécessaire pour cela que d'une petite somme pour faire un établissement et d'y tenir un agent avec les hommes nécessaires pour tuer les bestiaux et saler les viandes, ainsi que pour foncer les barils, mais il serait convenable pour plus d'économie que les bâtiments qui iraient charger, portassent le sel et les barils en bottes, et ce serait la seule dépense qu'il y aurait à faire une fois que l'établissement serait en activité ; parce que la vente des cuirs suffirait pour payer tous les autres frais ; il conviendrait aussi d'obtenir l'agrément de Sa Majesté Catholique afin d'être protégé dans le pays par le gouvernement. Elle ne refuse point cela à des particuliers, à plus forte raison ne le refuserait-elle pas à une puissance puisque c'est son commerce qui en profite.

« Le bœuf salé qui a sorti de Rio de la Plata n'a pas là une grande estimation jusqu'à présent à cause de sa noirceur. Cela provient de ce que les animaux sont très mal saignés ; car un Irlandais qui s'est établi dernièrement à Montevideo fait des salaisons toute aussi belles qu'en Europe.

« Ces deux dernières guerres, les Portugais, les Américains, les Danois et Hambourgeois se sont partagés tout le commerce de ces contrées, et la manière scandaleuse dont ils le font, devrait donner aux autres puissances le désir de les chasser pour toujours de ces ports.

« L'entrée en est réellement défendue à tous les étrangers à moins qu'ils n'aient un privilège particulier de la Cour d'Espagne, ou qu'ils introduisent une cargaison d'esclaves ; c'est sous ce prétexte qu'ils entrent, parce que les privilèges sont rarement accordés, et j'ai vu des navires de trois à quatre cents tonneaux de toutes les nations citées, entrer avec douze noirs, d'autres vingt, d'autres cent et de plus deux cents ; beaucoup d'entre eux venaient d'Angleterre et touchaient chemin faisant à la côte d'Afrique ou au Brésil pour y prendre quelques noirs, et de cette manière, ils introduisent des marchandises anglaises prohibées qu'ils débarquent librement en plein jour en payant frauduleusement 33 p% sur factures au commandant des gardes de la douane.

« Le roi d'Espagne accorde aux introducteurs de noirs la permission d'enlever en retour deux cents cuirs de bœufs par chaque tête d'esclaves introduits en payant les mêmes droits que les nationaux ; mais comme la majeure partie de ces cargaisons ne suffisent pas pour charger le bâtiment, ces

capitaines prennent du fret ou achètent des marchandises à crédit qu'ils ne rendent [mot illisible] à leur destination ou qu'ils ne payent jamais, parce qu'ils vont [mot illisible] en droiture en Angleterre quoiqu'ils s'expédient pour un des ports [mot illisible] de l'Espagne.

« La navigation du Brésil prohibée en temps de paix [mot illisible] en cette guerre, mais les navires qui n'apportent point de noirs [mot illisible] le pavillon espagnol à Rio de la Plata et le portugais au [mot illisible] terre font la contrebande et introduisent continuellement des marchandises anglaises qui sont en abondance dans toute l'Amérique portugaise, d'où elles passent dans l'intérieur par la rivière des amazones ; et Rio Grande et en cette partie, les environs de Mato Grosso est le lieu où les Espagnols font leur plus grand commerce avec les Portugais contrebandiers.

« La contrebande se fait bien facilement en Portugal ; quand un navire sort de Lisbonne pour le Brésil [mots manquants] à de petits bâtiments qui l'attendent en dehors de la barre et mettent à son bord la marchandise prohibée ; au Brésil, il en est de même, de petites embarcations attendent les vaisseaux en dehors et prennent les marchandises qu'ils mettent en lieu de sureté ; d'autres qui n'ont que des petites quantités, entrent tout simplement dans les ports et débarquent sans inquiétude en donnant quelques piastres aux gardes et aux soldats qui vont faire la visite.

« Les marchandises françaises sont préférées aux anglaises dans toutes les Amériques espagnoles, surtout les draps de Sedan, et Louvier, les Bayettes, les Calmarts, les toileries de Bretagne et de Flandres, les soieries et les chapeaux ; ce n'est qu'à leur défaut qu'on se sert des autres.

« Les hommes sensés qui ne consultent que l'intérêt de leur nation pensent que le gouvernement français comme allié naturel de l'Espagne et de qui les relations de commerce sont également avantageuses, devrait solliciter à la Cour de Madrid les droits d'introduction des noirs dans ces colonies, à l'exclusion des autres nations, et d'en retirer en échange et en payant les mêmes droits que les nationaux, les productions du pays qui consistent, en argent monayé, cuirs de bœuf, de cheval et d'âne, [vin], suif ; laine de mouton ; de vigogne de Guanaco, etc... peau de loutre, de renard, de tigres, de chiens sauvages, de signes, de chinchilla ou petit gris et de Capivanas ou Capiguaras qui est une espèce de loutre ; des plumes d'autruche et d'aigrette ; du quinquina, du cuivre et de l'étain qui descendent du Paraguay ainsi que beaucoup d'autres choses à un bas prix, ce qui serait un grand moyen de fonder les fabriques de l'Empire.

« Le Paraguay produit, ainsi que le Chili, du chanvre aussi bon que celui de Russie, du coton de médiocre qualité, des bois incorruptibles de toute beauté, des gommes dont on n'a pas encore fait les épreuves ; des médicaments inconnus des Européens jusqu'à ce jour et dont les Indiens se servent avec succès ; les terres des missions situées sur la rive sud de Rio Grande sont les plus abondantes en plantes médicinales, surtout en salse parelle ; Monsieur LINIERS possède plusieurs simples que lui ont fait connaître les naturels de ce pays ; l'une est l'antidote la plus efficace contre toute espèce de serpent ; il en a vu les effets par lui-même ; il a aussi une collection des gommes du Paraguay qu'on y trouve, dont il m'aurait chargé pour le cabinet d'histoire naturelle de Sa Majesté Impériale si nous n'avions pas craint les dangers de la guerre.

« Aucun naturaliste, ni même Monsieur de la SERDA n'a encore fait une nomenclature exacte des productions de ce pays, et ainsi les Espagnols ne connaissent point encore sa vraie richesse ; Monsieur LINIERS désirerait que deux savants français seraient chargés de ce travail par le gouvernement ; ayant une recommandation de la Cour d'Espagne, ils trouveraient toute la facilité possible pour leur voyage.

« Monsieur LINIERS m'a aussi recommandé d'annoncer à Votre Excellence que la reine d'Espagne voulant faire un présent à Sa Majesté l'Impératrice, avait fait descendre à grand frais du Pérou soixante animaux [Lanaires ou Laneira] qui sont depuis quinze mois à Buenos Ayres et Cordova ; je remets ci-inclus l'état conforme à celui que m'a fait donner ce gouverneur ; vous verrez Monseigneur qu'il est bien à désirer que ce précieux troupeau, qui promet une nouvelle source de richesses à la mère patrie, lui parvienne le plus promptement possible, afin que ces animaux puissent supporter les fatigues de la mer et s'acclimatent en France tandis qu'ils sont jeunes ; si Votre Excellence n'emploie quelques moyens pour les faire venir, il y a à craindre qu'ils ne restent là jusqu'à la paix. Les chefs n'ont point voulu prendre sur eux d'en faire l'envoi sur des bâtiments neutres, crainte qu'il leur soit arrivé quelques accidents.

« Monsieur BERESFORD se serait emparé de vingt animaux qui sont à Buenos Ayres et pensait à les expédier pour Londres quand on a repris la place.

« Le particulier qui surveille ce troupeau nommé Don Julian GARCIA et qui est nommé pour le conduire en France m'a dit que chaque tête revenait à 750 P.f., ainsi les soixante reviennent déjà à 45 000 P.f. Il m'avait donné deux peaux d'alpaga que je comptais présenter à Votre Excellence pour qu'elle juge par elle-même de la valeur du présent, mais n'ayant pas voulu les retirer de chez lui tout de suite, les Anglais s'en sont emparé avec les trente quatre autres qu'il avait.

« Si Votre Excellence jugeait à propos d'avoir de plus grands détails sur ce que je lui annonce, elle peut ordonner à celui qui a l'honneur d'être avec le plus profond respect, de son excellence, le très humble et obéissant serviteur.

« Lisbonne le 24 février 1807 »

*P. GICQUEL*

Service historique de la Marine  
Cote BB<sup>4</sup> 258, pièces n° 221 à 248

**Gaëtan de Raucourt**  
**Septembre 2008**